

doado noir

je mourrai

pas gibier

Guillaume Guéraud



rouergue

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La mécanique infernale d'un assassinat familial ou comment un adolescent est pris de folie meurtrière pour défendre le bouc émissaire du village. Premier roman de la collection doAdo noir, il raconte la révolte violente et insoupçonnée d'un adolescent contre son milieu.

GUILLAUME GUÉRAUD

Né en 1972 à Bordeaux, Guillaume Guéraud vit à Marseille. Il se consacre entièrement à l'écriture de romans pour la jeunesse.

© Rouergue, 2011
ISBN 978-2-8126-0286-3
www.lerouergue.com

Je mourrai pas gibier

Guillaume GUÉRAUD

doA do
NOIR

ÉDITIONS DU ROUERQUE

Extrait de la publication

Des raisons, on peut toujours en trouver. Des bonnes ou des mauvaises. En pagaille. Mais c'est pas mon boulot.

Il y a des spécialistes pour ça. Ils vont sûrement me poser un milliard de questions sur les coups que j'ai pu prendre quand j'étais même et sur les trucs que je voyais à la télé et sur la fois où j'ai rayé la voiture de ma prof de maths ou encore sur mes poissons que j'ai laissé crever de faim pendant les dernières vacances. Après ça, ils me montreront des taches qui ressemblent à rien et ils

attendront que je leur dise à quoi ça ressemble. Je vois pas ce que je pourrai leur raconter.

Je ne peux plus faire de mal à personne, maintenant. Même pas à moi. Ils m'ont ôté mes lacets et ma ceinture.

Ils ne tiennent pas à ce que je me foute en l'air. Mais, n'importe comment, il y a toujours un moyen.

Le plus pratique aurait été avec le fusil que j'ai utilisé pour dégommer tout le monde. J'avais d'ailleurs prévu de conserver deux cartouches pour ma pomme. Sauf que, j'ai dû me laisser emporter par l'euphorie, je les ai toutes tirées.

Je me suis bien jeté par la fenêtre, à la fin, mais du premier étage ça risquait pas grand-chose, je me suis juste déboîté un genou, ça m'a servi à rien d'autre qu'avoir mal.

Je hurlais comme un putois quand les flics sont venus me ramasser. Et je chialais. À cause de ce genou qui me faisait un mal de chien. Il était tordu de manière impossible, en dedans, comme si je m'étais sarclé la jambe dans le mauvais sens.

- Ma parole ! a braillé un gendarme.
- Combien de victimes ? a demandé un autre.
- Trois ! j’ai entendu répondre – et j’ai ricané en même temps que je chialais.
- Quatre... a corrigé une voix chevrotante.
- Et deux dans le garage ! a signalé encore un autre.

Les chiffres, c’est pas mon truc. Mais ce dont je suis sûr, c’est que j’avais pris toutes les cartouches. Il y en avait dix-huit. Et, à la fin, il n’en restait plus.

– Martial ! m’a appelé ma mère en tentant de franchir la barrière des flics.

J’ai levé la tête et j’ai aussi vu mon père, plus loin, plié en deux, en train de tousser.

– Sept individus touchés ! a enfin totalisé un gendarme.

– Huit ! a établi plus tard un docteur qui, contrairement aux flics, m’avait inclus dans le lot. Cinq morts ! Deux personnes dans un état grave ! Et un blessé léger !

Le blessé léger, c'est moi.

Pour le reste, c'est vrai que ça fait du monde.

Je ne suis pas spécialement bon tireur mais, avec les cartouches de chasse, le plomb part en gerbe et ratisse large, alors pas besoin de savoir viser correctement pour toucher un bonhomme, surtout quand il a la taille de M. Listrac.

Il y en a pourtant quelques-uns que j'ai manqués. Mais pas M. Listrac. Je lui ai tiré quatre ou cinq fois dedans. Je lui ai fait sortir les boyaux du ventre. Je lui ai transformé l'abdomen en charpie.

– Il y a un enfant parmi les victimes... a déploré le docteur.

Un flic n'a pas pu s'empêcher de me filer des coups de pied en entendant ça.

– Arrête ! l'a retenu un de ses collègues.

– Sans déconner ! a aboyé celui qui me fracturerait les côtes avec ses bottes. Ce sauvage a confondu un mariage avec une partie de chasse ! Ouvre les yeux ! Il a aligné un tas de braves gens ! Dont un môme ! Et tu as vu la mariée ? Sa robe

est gorgée de sang... Avec un trou grand comme ça sur le devant !

Un autre emballait le fusil dans un sacchet plastique.

– Il faut récupérer les douilles ?

– Et le reste ! lui a ordonné son supérieur.

Parce que je ne me suis pas servi que du fusil.

Le fusil est venu après.

D'abord, j'ai pris les premières choses qui me sont tombées sous la main.

Une vieille pelle qui traînait dans le garage.

Et un marteau.

2

À la base, ça devait être une fête, vu que c'était le mariage de mon frère. Mais une fête, à Mortagne, on ne sait jamais bien ce que ça veut dire.

Mortagne, c'est le nom du patelin. Mille deux cent quarante-neuf habitants. Du bois et de la vigne.

Le bois et la vigne, c'est important, ici. Ce sont les deux seules ressources. Qui alimentent les deux seules entreprises de la commune: le château Clément et la scierie Listrac.

C'est comme ça que se partage le patelin. D'un côté les gens de la vigne. De l'autre ceux du bois.

Et, sans que personne ne sache pourquoi ni depuis quand, les uns et les autres ne peuvent pas se sentir. Pas seulement les propriétaires et leurs souffres. Tous les travailleurs aussi.

Bosser pour M. Clément revient à haïr ceux qui bossent pour M. Listrac. Et inversement.

Ça pète généralement pendant les fêtes, pour le 14 Juillet ou autre.

Tout le monde boit et il y a toujours des coups qui se mettent à pleuvoir. Des coups de poing, quelquefois des coups de fusil, le plus souvent des coups tordus.

Il y a eu la fois où les gars de la vigne ont chié sur la Mercedes de M. Listrac. Il y a eu la fois où les scieurs ont déversé des sacs de sciure dans la piscine de M. Clément. Et il y a eu le dernier loto des chasseurs.

La chasse, ici, tout le monde pratique.

Il y a même un dicton populaire que citent aussi bien les scieurs que les gars de la vigne : « Je suis né chasseur ! Je mourrai gibier ! »

Alors le loto des chasseurs, à la fin de la saison, c'est quelque chose.

C'est les mille deux cent quarante-neuf habitants du patelin réunis au grand complet. C'est la salle des fêtes bourrée à craquer. C'est des quines à n'en plus finir et des chevreuils et des sangliers à gagner par moitiés ou en entier.

Et de l'alcool partout. Pour réchauffer les gosiers au plus froid de l'hiver.

Il y a toujours quelques incidents, des petits accrochages, des insultes, du verre brisé, des ivrognes en panique. Rien de bien grave.

Sauf que cette année, si les gendarmes n'étaient pas intervenus, le loto des chasseurs aurait fini en véritable bataille rangée.

Personne ne sait vraiment comment ça a démarré.

On raconte que la mère Julianni, une vieille de la vigne, aurait craché dans tous les saladiers. Que le petit Sylvain, un fils de la scierie, a trouvé des glaviots dans une crêpe. Que les gars de la

vigne avaient apporté des sulfateuses pour arroser les scieurs. Que ces derniers avaient usiné toute la semaine des matraques en châtaignier.

En revanche, on sait comment ça a fini.

La sono complètement émietlée. Un départ d'incendie dans la scierie Listrac. Une douzaine de barriques perforées à coups de fusil dans les chais du château Clément. Des menaces avec armes en veux-tu en voilà. Des tirs trouant la nuit. Des giclées de plomb fouettant les murs et les volets. Les sirènes et les gyrophares de la gendarmerie. Et des interpellations aux quatre coins du patelin.

Mon frère a été arrêté cette fois-là.

Il faisait toujours partie des mauvais coups et tout le monde le savait.

Les deux mêmes noms revenaient en permanence quand on parlait de la bande des scieurs : Arnaud et Frédo. Arnaud Costalamone, mon frère. Frédo Lopez, le contremaître. Deux têtes brûlées que tous redoutaient.

Arnaud était accusé d'avoir pénétré avec effraction dans les chais du château et d'avoir utilisé une arme dans des circonstances sans rapport avec son permis de chasse.

Il avait fait tout ça. Il s'en est encore vanté le jour de son mariage.

Il avait été vu. Il avait été reconnu. Mais il avait un alibi. « J'ai rien à voir avec tout ça, monsieur le gendarme, j'ai passé la nuit avec ma copine Sonia. » Sonia était la coiffeuse du patelin, mais son père et son oncle travaillaient à la scierie alors, quand on sait comment ça fonctionnait à Mortagne, elle ne pouvait que témoigner en faveur des scieurs.

Il y a pourtant eu un problème. Parce que Frédo avait exposé le même argument que mon frère aux gendarmes: « J'ai passé la nuit avec Sonia! »

Elle passait beaucoup de nuits avec les gars de la scierie, Sonia, mais quand même pas tous en même temps.

Et, devant les gendarmes, elle a choisi de ne confirmer que les propos de mon frère.

On raconte un tas de choses, comme quoi Arnaud aurait passé un marché avec elle, mais personne n'a en réalité jamais compris, pas même lui, si ça se trouve, et encore moins Frédo.

Frédo qui a dû passer au tribunal. Frédo qui a été condamné à verser des dommages et intérêts. Frédo qui traînait une vieille condamnation avec sursis pour coups et blessures et qui a écopé de quatre mois de prison ferme.

Il est sorti fin juin. À temps pour le mariage de mon frère. Mon frère se mariait avec Sonia.

Pour ceux qui ont appris comment ça fonctionnait à Mortagne, il semblait tout à fait naturel que Frédo soit invité à cette petite fête. D'autant plus que M. Listrac lui avait gardé sa place de contremaître à la scierie.

3

Frédo était une petite teigne, tout en nerfs et en muscles, foutu comme un pitbull, avec un cou de buffle. Tout le contraire de M. Listrac. M. Listrac était un pachyderme lent et flasque dont le gras faisait des plis jusque sur le dessus de son crâne.

Ils avaient besoin l'un de l'autre. Frédo pour gagner sa croûte. M. Listrac pour faire tenir à carreau tous ses employés.

Frédo tenait à ce qu'on l'appelle Frédo. M. Listrac l'appelait Frédo. Mon frère l'appelait

Frédo. Sonia l'appelait Frédo. Tout le monde l'appelait Frédo.

Mais, étrangement, quand Frédo parlait de lui-même, il utilisait son nom de famille : Lopez. Peut-être pour faire des rimes plus riches. « Lopez est chaud comme la braise ! » il clamait. « Lopez est un balèze ! » « Lopez aime pas qu'on le baise ! » Sonia aurait dû retenir la dernière.

Il avait la haine à sa sortie de prison.

Ils lui avaient retiré son permis de chasse. Ils lui avaient confisqué son fusil. Ils lui avaient collé une interdiction de porter une arme de n'importe quelle nature.

Lui qui ne pouvait pas s'empêcher de canarder les grives, les lièvres, les faisans et tout le tremblement. Heureusement que la saison était finie quand il est revenu à Mortagne. Sinon il aurait jamais pu tenir.

Il aurait bien aimé se fritter avec les gars de la vigne, casser quelques tronches histoire de fêter dignement sa remise en liberté, mais il ne pouvait

pas faire ça, vu que la moindre plainte risquait dorénavant de lui coûter encore plus cher.

Alors il est allé plaider sa cause chez le pharmacien.

Mortagne se partage en deux et, comme chacun sait, les uns et les autres ne se supportent pas et inversement.

Il y a pourtant une exception.

Il existe ici un type qui supporte la population du patelin dans sa totalité. Qui la supporte et qui l'aime. Et qui s'en réjouit.

Le seul à s'entendre ainsi comme cul et chemise avec tout le monde, aussi bien avec les scieurs qu'avec les autres, c'est le pharmacien.

Le pharmacien ne fait pas que déchiffrer des ordonnances et vendre des médicaments. Il doit en même temps gérer les affaires municipales. Vu que c'est aussi le maire de notre patelin.

C'est un malin. Ou un crétin.

Toutefois moins crétin que Frédo qui venait lui demander l'autorisation de pouvoir taper sur

Mon père et ma mère regardaient ailleurs.

J'ai basculé en avant en espérant que mon cœur éclate et que tous mes os se brisent en plusieurs milliards de morceaux mais j'ai seulement senti une douleur infernale dans le genou et une ambulance m'emporte maintenant vers je ne sais où.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue